

RENCONTRE

GABRIEL GARRAN METTEUR EN SCENE

Citoyen de la francophonie

En 1965, Gabriel Garran fondait « La commune », un théâtre situé dans la banlieue parisienne qui allait vite devenir un lieu de création réputé. Cette aventure durera quinze ans. Depuis, ce « metteur en scène de théâtre - avant tout », comme il s'appelle lui-même, a créé la Ligue d'improvisation française (LIF) et s'attache à « promouvoir » le théâtre d'expression française à travers le monde.

— Vous avez fondé le théâtre de « La commune » en 1965. Vous le quittez au début des années 80. L'aventure était-elle complètement terminée ?

— Non, mais j'avais besoin de choses nouvelles. J'étais un pionnier en 65 quand j'ai créé ce théâtre dans la banlieue parisienne. C'était une première. Il me semblait anormal que le « ruban humain » autour de Paris ne soit pas un lieu théâtral. Cela manquait au « décor ». Il n'y a pas de raison pour que le théâtre n'apparaisse pas dans le paysage au même titre que le stade, l'école ou les jardins publics.

Avec « La commune », nous avons créé un centre dramatique national, qui a accueilli des noms aussi prestigieux que Marcel Maréchal ou Ariane Mouchkine. De plus, nous avions une activité intense en direction de l'enfance et de la jeunesse. En l'espace de quinze ans, « La commune » a connu plus de 80 créations dont 60 inédites et 35 que j'ai réalisées personnellement. C'était du théâtre pluraliste par excellence. Et puis un jour, j'ai eu besoin de me remettre en question. Je ne veux pas parler de fatigue, ni d'usure. C'est plutôt le poids de l'institution. La contrepartie relative d'une victoire.

— Pensez-vous que le théâtre n'a pas la place qui lui revient dans la communauté ?

— Effectivement, le théâtre doit se battre constamment pour avoir sa place dans la cité. Cela demande une exigence et un combat de tout instant. Une perpétuelle évolution. Une expérience comme celle de « La commune » a permis à beaucoup d'autres lieux d'exister. Cet « enracinement » s'est traduit par la naissance d'une quinzaine de théâtres de banlieue.

— Après avoir quitté « La commune », vous vous lancez dans une autre aventure : la découverte du théâtre francophone. Qu'est-ce qui provoque ce déclic ?

— J'ai profité de la fermeture de « La commune » pendant un an et demi (pour cause de travaux) pour

aller au Québec. Là-bas, j'ai rencontré des auteurs, des acteurs et des troupes. J'ai rencontré une culture, qui, si elle est différente de la nôtre par certains aspects, a au moins un point en commun avec notre tradition : la langue. Ces gens-là mènent une véritable bataille pour que la langue française ait la place qui lui revient. Et ceci, je l'ai retrouvé dans beaucoup d'autres pays francophones, par exemple en Afrique noire. Voilà la déclic qui va déboucher sur la création, il y a maintenant un an et demi, d'un théâtre international de la langue française à Beaubourg.



— La troupe Volland vient justement de se produire dans ce théâtre au début du mois. Quel a été l'accueil du public parisien pour « Colandine », la dernière création d'Emmanuel Genvrin ?

— Le public a réagi très positivement. D'ailleurs, il faut souligner que c'était un public largement composé de métropolitains.

— Le créole employé dans cette pièce a-t-il été un handicap de compréhension pour un auditoire qui, dans sa majorité, ne le parle pas ?

— Oui et non. Le « glissement du créole au français » est relativement aisé. Je dirai que dans l'exemple de « Colandine », ça « glissait bien ». Le public s'est abandonné à la dynamique de la pièce.

— Pourquoi avoir choisi la troupe Volland pour représenter La Réunion dans ce Festival des îles qui a également accueilli des troupes théâtrales de la Martinique, d'Haïti et de la Guadeloupe ?

— Dans un premier temps, j'avais vu « Torouze », la précédente création de la troupe Volland. Et puis, à chaque fois que quelqu'un me parlait de La Réunion, on me parlait en même temps de la troupe Volland. J'ai donc contacté Emmanuel Genvrin. Comme justement, ils allaient à la Martinique pour une tournée, ils ont pu par la même occasion participer au Festival des îles à Paris. C'est d'ailleurs « Colandine » qui a ouvert le feu lors de cette manifestation.

— Qu'est-ce qui vous a plu dans « Colandine » ?

— Il y a deux aspects qui m'ont particulièrement intéressés. D'abord, ce « passage » du créole au français dont nous parlions tout à l'heure. Et puis surtout, cette relative aisance à lier le jeu théâtral et la partie musicale.

— Fondamentalement, cette équipe dégage une expression talentueuse. Le punch d'un acteur comme Armand y est pour quelque chose et le public le lui a bien prouvé. D'autres, comme Trulès ou Pierre-Louis Rivière sont prometteurs. C'est une troupe « porteuse » qui à mon avis recrée bien l'aspect multi-ethnique de La Réunion. Et puis, le thème même de « Colandine », cette attirance pour la métropole, a offert au public parisien

de voir les choses par l'autre bout de la lorgnette. Pour ceux qui connaissent l'attirance des îles, c'était comme un miroir à l'envers.

— L'insularité peut-elle être un « ralentissement » à l'évolution du théâtre ?

— Je pense sincèrement qu'il faut casser le repliement géographique. Mais malgré tout, j'ai constaté que le théâtre des îles était bel et bien vivant. C'est d'ailleurs dans ce sens que j'ai créé le théâtre international de langue française. Afin qu'il soit un lieu de convergence, un lieu de création et d'échange entre les artistes. Un lieu de confrontation aussi ! C'est un théâtre ouvert qui se veut un lieu de rencontres pour que s'accomplisse l'internationalité de la langue française ainsi que sa diversité.



Gabriel Garran, metteur en scène a dirigé, entre autres, Patrick Dewaere, Nathalie Baye, Rufus, Colinne Serraut, Claude Piéplu...

Nathalie LEGROS